

PQ  
2623  
.E22C5  
1896

U d'of OTTAWA



39003003739389



MAI 29 1972

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

Chansons Grises

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

250 exemplaires sur hollandé  
4 — sur chine  
4 — sur japon impérial.

ANDRÉ LEBEY

12

# Chansons Grises



PARIS

ÉDITION DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVI



PQ  
2623  
.E22C5  
1896

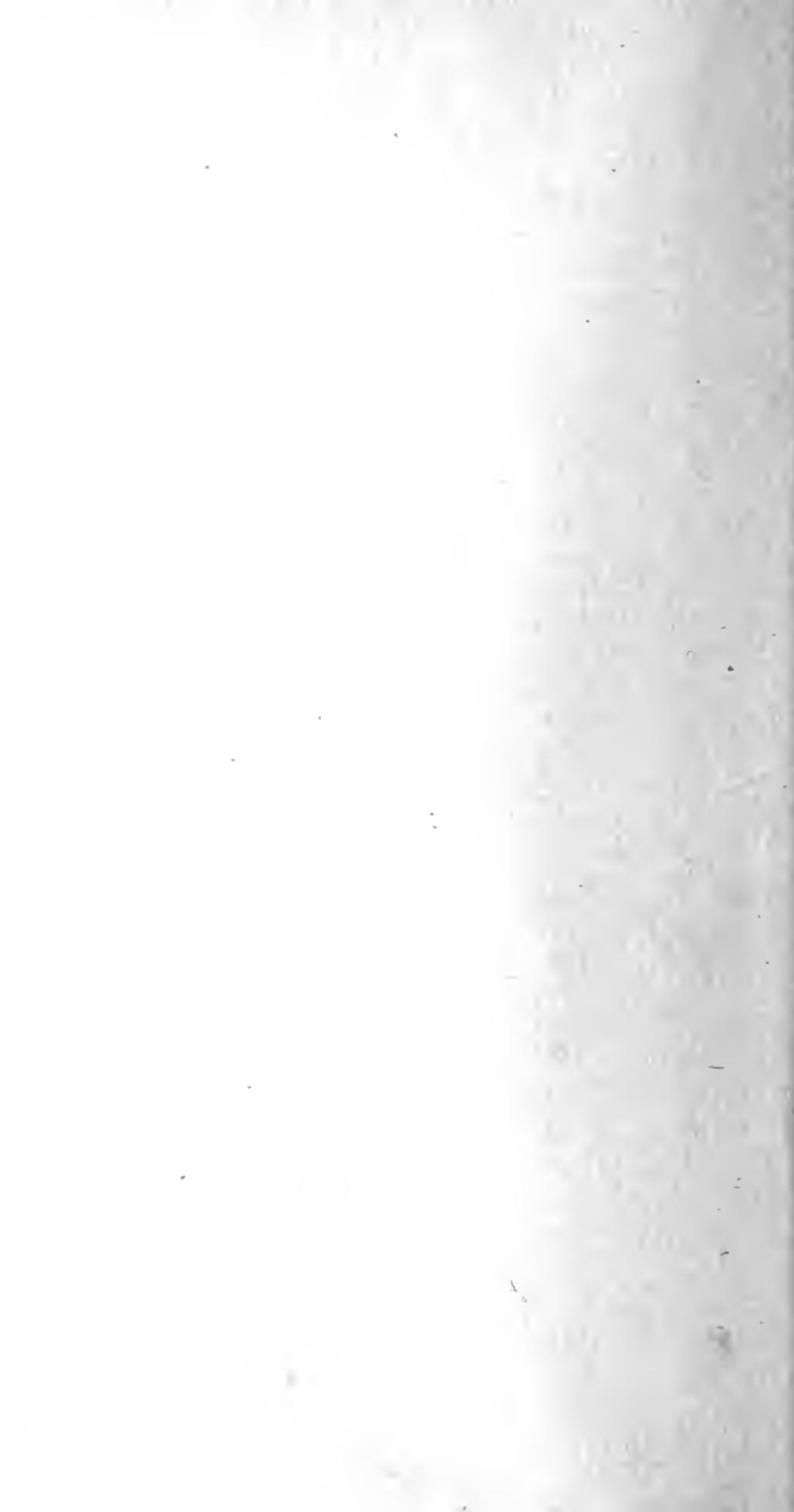
A

JEAN DE TINAN

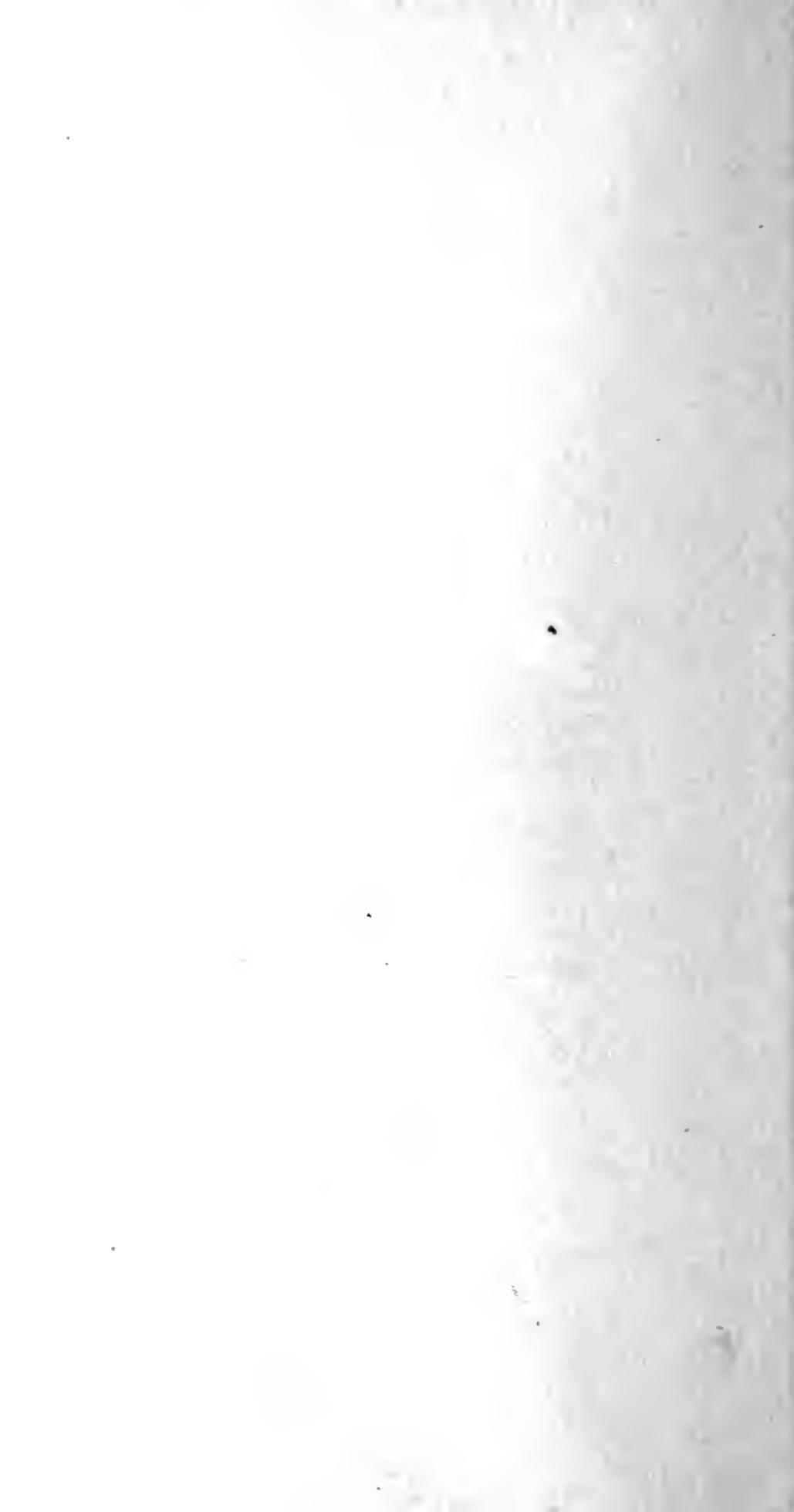


Aus meinen grossen Schmerzen  
Mach' ich die kleinen Lieder.

HEINRICH HEINE.



*La chimère a volé vers les lointains d'azur,  
Et j'ai réglé mon vol d'après son envergure,  
Tenace à me traîner, fugitif, derrière elle,  
Par l'espérance enfin de sentir mes deux ailes  
Plus vastes et mon âme hautaine et solitaire,  
Dédaigneuse des fruits que mûrissait la terre,  
Demeurer calme le long des routes de vie,  
Forte dans sa sagesse et sa mélancolie;  
Mais le vol que j'avais cru longtemps invincible  
Aux flèches des archers servit un jour de cible,  
Et, tandis que, les yeux tournés vers l'orient,  
Je regardais sous moi le mirage éclatant  
Des dômes cuivrés d'or qui dominaient les villes,  
Je sentis l'air vibrer dans la nue immobile,  
Puis tout à coup l'oiseau m'entourer de ses ailes  
Et, blessé, tournoyant avec un dernier cri,  
Loin de l'azur perdu vers l'ici-bas cruel,  
Dans sa chute et sa mort m'entraîner avec lui.*



Une voix chante dans nos cœurs  
Tous les refrains de nos désirs,  
Désirs d'amour et de bonheur...  
— Une autre dit nos souvenirs,  
Souvenirs d'attente et de pleurs.

Les voyageurs qui sont passés  
Étaient mornes et fatigués.

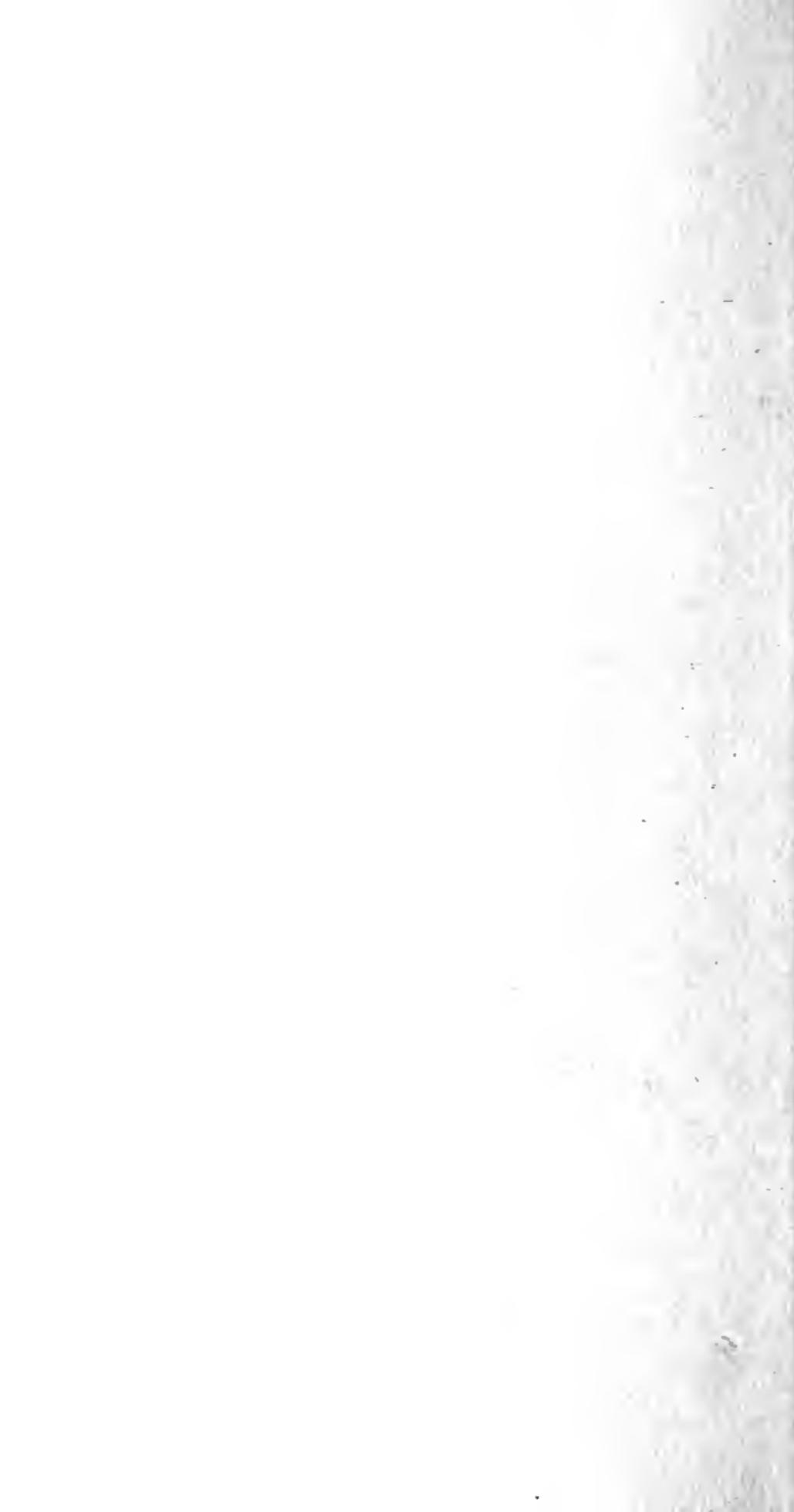
La brise emporte la chanson  
Où s'alanguissaient nos tendresses  
Pour celle-là que nous voulions...  
— Le vent rapporte des tristesses  
Et n'y mêle plus de chansons.

Dans le parc sombre et déserté,  
L'enfant Amour est renversé.

Tout est donc vide et n'est-il rien  
Le long des routes monotones,  
Rien à cueillir ou désirer ?...  
— Et l'écho du val qui résonne :  
Rien à cueillir ou désirer.

Les voyageurs qui sont passés  
Étaient mornes et fatigués.

*CHANSONS MALADES*



## I

Las des autres et de moi-même,  
Las de toujours lire ou penser,  
Las de tout, même de ce que j'aime,  
Je crie au ciel : « Ayez pitié ! »

Ayez pitié du pauvre malade,  
Enfant d'un siècle fatigué ;  
Pardonnez-lui, le temps est fade,  
On ne sait plus que des risées ;

J'ai trop tendu mes faibles bras  
Vers un royaume insaisissable,  
Pas un écho, pas une voix,  
Pas une trace sur le sable.

Où donc partir ? Où donc aller  
Pour entrevoir l'antique étoile  
Au ciel encore une fois briller  
Devant nos yeux couverts de voiles ?

Où découvrir les certitudes ?  
La mer submerge les rochers,  
Le sable encombre les vastitudes  
Où toute tour s'est écroulée.

Et dans mes songes j'aperçois  
Un catafalque mortuaire  
Où mon pauvre rêve solitaire  
Est enfermé mort de froid.

## II

Puisque plus rien n'est demeuré  
De ce qu'adoraient nos cœurs moins las,  
Ne cherchons pas d'autres clartés,  
D'autres cloches, ni d'autres glas.

Ce sera l'éternel ennui  
Tout le long des jours monotones,  
Et l'appel du masque qui rit  
En prétendant l'heure encor bonne.

Nul remède à nos maladies :  
La douleur fut notre nourrice  
Dès que nous crûmes aux paradis  
Préparés par la Béatrice.

Le temps s'écoule, le temps s'enfuit ;  
C'est le même soleil, c'est la même lune,  
La même aurore et la même nuit,  
Et le même crêpe à notre infortune.

### III

Oh ! ces orgues de barbarie  
En hiver le long des rues  
Avec les faces amaigries  
De tous les souffrants inconnus !

Oh ! ces vieux refrains revenus  
On ne sait pourquoi parmi la vie,  
Choses d'enfance ressouvenues,  
Laides et belles au gré de la vie.

Oh ! ces nerfs qui sont tendus  
Tandis que les airs ne sont jamais finis,  
Et tournent, rauques, le long des rues  
Comme une danse de mélancolies !

Elle tourne, elle tourne la manivelle,  
Et fait qu'on pleure et fait qu'on rit...  
— Valse des roses pour les demoiselles —  
Oh ! ces orgues de barbarie !

## IV

Mélancolie ! Mélancolie !  
Ton manteau noir est ridicule,  
Nous voudrions une autre vie  
Loin de l'ombre et du crépuscule.

Mais le soleil est si brutal,  
Les rues sont si pleines de bruit,  
Le monde est devenu si banal !...  
Cela sera-t-il bientôt fini ?

L'avenir s'éloigne, le passé recule ;  
Nous attendons sans espérer  
Que devant nous un astre brûle,  
Mais l'astre meurt aussitôt né.

Et c'est l'horizon immobile  
Où pas même un oiseau ne fuit  
Vers les mirages inutiles  
Que nous créons dans l'infini.

## V

Ah ! nos génies ! Ah ! nos génies !  
La mer fut sombre où ils voguèrent ;  
Leurs lauriers d'or se sont flétris,  
Des voiles de brume les ont recouverts.

Sortir ? Sortir ? Mais où aller ?  
Qui comprendra nos désespoirs ?  
Nous n'avons pas de bien-aimées  
Pour faire fleurir d'autres espoirs.

La vie a tué l'amour un soir  
Qu'il appela nos destinées  
Et nous laissa dans un bois noir  
Pleurer nos âmes dédaignées.

A tous les vents ses flèches jetées  
Se sont fichées en d'autres terres ;  
Son carquois sert à jouer aux dés :  
A qui perd gagne ! — On gagne, on perd !

## VI

Ah ! la folie ! Ah ! la folie !  
Entends-tu dans ton cerveau,  
Don Quichotte d'infini,  
Tinter son hochet à grelots ?

Quand sera-t-elle enfin finie  
La farce du pauvre univers ?  
Qu'il blasphème ou bien qu'il prie,  
Les cieus n'en sont pas plus ouverts.

Tombez ! Tombez brouillards et pluies !  
Fermons les portes de nos chambres,  
Et dans moi-même tombez aussi  
Averses de brumes, chutes de cendres.

Comme le vaisseau démâté  
Qui s'abandonne à la tourmente,  
En attendant quelque mort lente  
Je laisse ma vie s'achever.

## VII

La chair est belle quoiqu'ils en disent ;  
Dénoue tes cheveux, ne parle pas ;  
Je doute de tout, mon âme est grise,  
Ou si tu parles, parle bas.

Puisque c'est seul qu'il me faut vivre,  
Remplace celle qui ne vient pas ;  
Ta chair est douce, ta chair délivre...  
A quand l'amour en d'autres bras ?

N'importe ! Il faut aimer ces choses.  
Sais-tu de fortes voluptés ?  
Je n'ai que faire de l'âme des roses  
Et veux un monde en ton baiser.

Serre bien fort ; l'alcôve est sûre.  
Que la vie gronde loin de nous !  
Fais ton métier, fille d'aventure ;  
La nuit est bonne à mes dégoûts.

## VIII

Tout est si terne, tout est si gris,  
Que c'est vers toi, toujours encor  
Que nous revenons, vendeuse d'oubli,  
Consolatrice avant la mort.

Bien que ta bouche et tes yeux mentent,  
Ne sois pas pour moi sans tendresse,  
Qu'à travers toi je voie l'absente  
De loin sourire à ma détresse.

Mon cœur m'est trop lourd à garder,  
Je te sais bonne hospitalière ;  
D'autres déjà te l'ont donné ;  
Peut-être suis-je plus sincère.

.....Ensevelir ma vie dans les plis de sa robe  
Sans rien entendre ni rien écouter  
Que le bruit des heures qu'on dérobe  
Au néant de l'éternité !

## IX

Regards d'aurore, sanglots râlés,  
Sueur des joues, écume des lèvres,  
Et lassitudes désespérées  
Après les minutes trop brèves.

Dormir longtemps... Ah ! toi seul donne  
Un peu d'ivresse, prostituée,  
Je ne veux plus croire à la madone  
Que petit enfant j'ai tant priée.

Laisse-moi rêver sur ta poitrine,  
Mets tes mains fraîches sur mon front las,  
Donne-moi l'oubli des formes divines  
Et des chemins bleus où butent les pas ;

Donne-moi l'oubli, car rien n'est bon  
Qu'user le temps auprès de toi,  
Perdu dans le vide sans fond  
Où plongent ceux qui furent des rois.

## X

Rois des domaines abolis  
Où nulle honte n'enténébre  
Les âmes fières de la folie  
Où se détend enfin leur fièvre.

Les âmes fières qui se lient,  
Par le malheur de leur destin,  
Le long des jours où pleure ou rit  
Le Dieu qui sur elles pose la main.

Le long des jours où pleure ou rit  
La voix si douce du refrain  
Dont l'écho jette vers leur envie  
La chanson d'or des rêves lointains.

Que la mort vienne vite après ;  
Vidons la coupe sans la lie...  
Rien n'est faux, et rien n'est vrai  
Que ce qui berce un peu la vie.

## XI

Vivre entre leurs bras infinis  
Sur les corps tièdes qu'on enlace,  
Sans s'inquiéter si c'est la nuit  
Ou si la nuit suit le jour qui passe.

Vivre et mourir tout grisé de fleurs,  
Dans des parcs aux murailles hautes,  
Sentant les âmes qui s'effleurent  
Sous l'ardeur des haleines chaudes.

Eau fraîche jaillie parmi l'ombre !  
Suivre le flot de la mer qui monte  
Toujours plus forte et s'y confondre  
Sans peur des gouffres qu'on affronte...

Lorsque la nuit suit le jour qui passe,  
Sans s'inquiéter si c'est la nuit,  
Sur les corps lassés qu'on enlace  
Croyant étreindre l'infini.

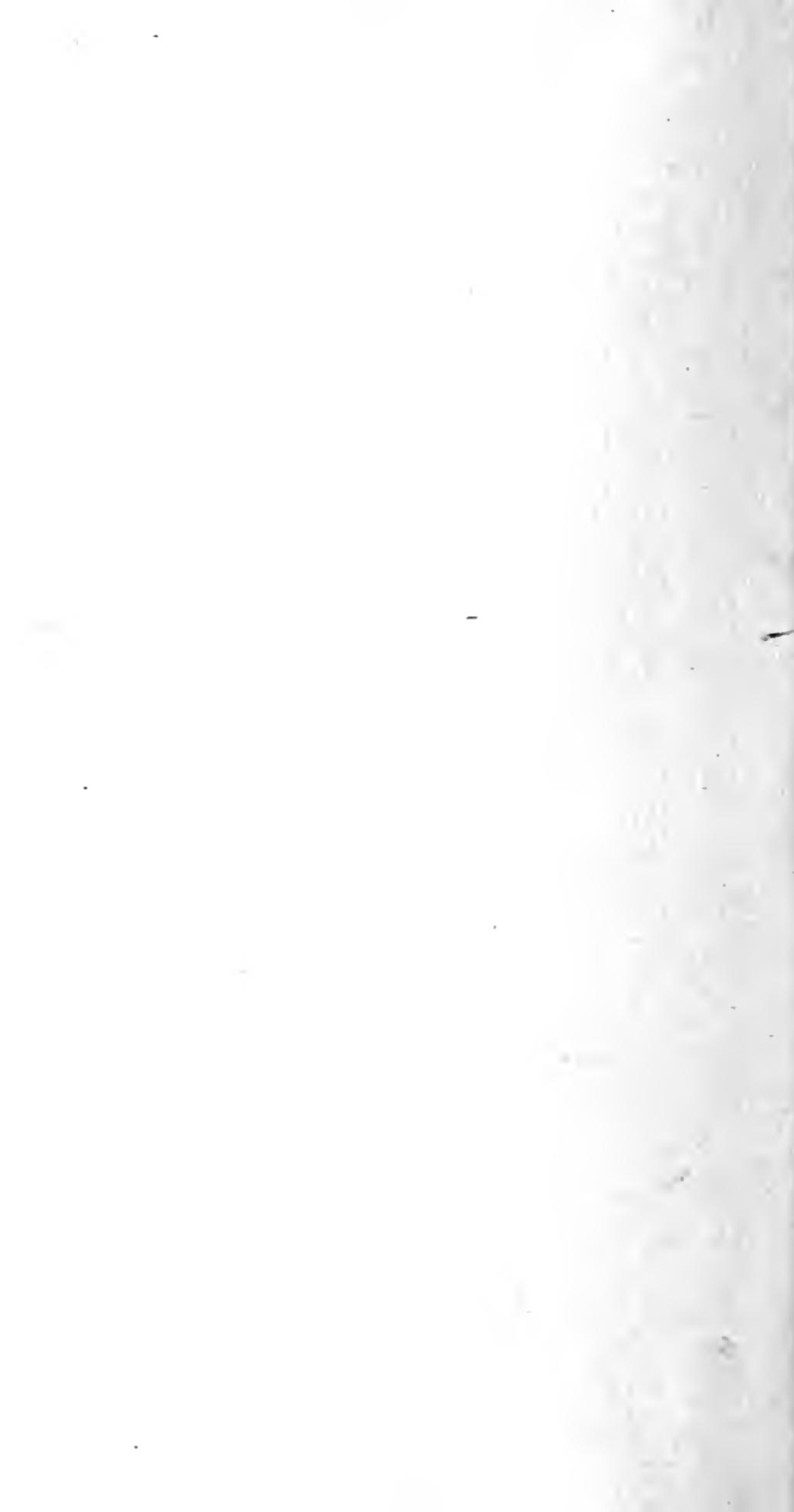
## XII

Mais tout est vain, ce n'est pas l'oubli ;  
L'image est là qui m'épouvante,  
Et c'est à jamais dans ma nuit  
La face d'aurore de l'absente.

En quel pays ? En quel pays ?  
Par quels déserts et par quelles sentes ?  
N'éclaireras-tu pas ma vie ?  
Faut-il encor que l'espoir chante ?

Trop longue et lourde fut l'attente ;  
Ne serais-tu qu'au paradis ?  
Ah ! l'amour faux de toutes ces passantes,  
Ombres menteuses de ce qu'on envie !

Et songer qu'on devrait voiler  
Sous le deuil d'un crêpe éternel  
L'image de rêve tant espérée  
Pour vivre enfin dans un peu de ciel !



*MANDOLINES A LA PASSANTE.*



## I

Ton amour qui s'approche de ma route aride  
S'en vient trop tard hélas ! pour que je m'y abandonne,  
Et les vœux oubliés que ton sourire couronne  
Sont morts depuis longtemps d'être restés sans guide.

Il y a trop de fleurs cueillies en parfums dans le vent  
Le long des jours et le long des années,  
Toutes à jamais effeuillées,  
Et trop d'autres aussi naissent dans le printemps.

A quoi bon ? A quoi bon puisque nul n'est heureux,  
Et que mes lèvres un jour devront quitter les tiennes ?  
Laissons l'amour chanter tout bas son humble antienne  
Loin de nos cœurs défiants à la fois jeunes et vieux.

Nous n'aurons point ainsi l'amertume des pleurs  
Ni des adieux trop longs qu'attriste encor l'ennui ;  
Et nos âmes hélas ! où ne se reflète que la nuit,  
S'écarteront sans regret d'un inutile bonheur.

## II

J'aurais voulu d'autres chansons  
Pour endormir ton âme tendre,  
Mais mon cœur est un amas de cendre  
Que n'illuminent nuls tisons.

J'aurais voulu d'autres décors  
Et des jardins plus merveilleux.  
— J'ai perdu la clef des trésors  
Et des palais miraculeux.

J'aurais voulu tout mon passé  
D'âme légère et sans douleurs...  
Est-il un temps pour le bonheur ?  
Peut-on revivre moins lassé ?

Ah ! prends mon cœur dans tes mains douces !  
Songe à l'oiseau partout chassé  
Qui cherche un nid parmi les mousses  
Où fuir ceux-là qui l'ont blessé.

### III

Je sais des extases sanglotantes  
Où nos deux cœurs s'énerveront  
Dans l'extase des grands frissons  
Prolongés par la longue attente.

Je sais des rythmes et des sons  
Où bercer toute rêverie  
Au fond de vagues nostalgies,  
Loin des regrets dont nous souffrons.

Je sais des parcs tout de féerie,  
Sans porte pour les étrangers ;  
Nous y resterons nous aimer  
Dans une seule et même vie.

## IV

Partout dans l'air de longs crêpes noirs  
Pour on ne sait quel enterrement.  
Est-ce pour l'amour ? Est-ce pour l'espoir ?  
— On dit qu'il y a des cœurs souffrants...

Au fond des tombes aux jaspes noirs  
Te retrouverai-je, ô apparue ?  
Est-ce de l'amour ? Est-ce de l'espoir ?  
— On dit qu'il y a des âmes nues...

Ma barque s'égare en la nuit noire  
Sur la mer forte qui nous sépare.  
C'est bien l'amour ! Ce n'est pas l'espoir !  
— On dit que nos cœurs sont deux grands phares...

C'est ma chanson qui pleure ce soir.  
Te reverrai-je, ô apparue ?  
Hélas ! c'est l'amour ; hélas ! sans l'espoir !...  
— On dit que nos âmes se sont perdues.

V

Tes yeux sont grands,  
Ton teint est pâle.  
— Dis-moi, enfant,  
Des choses nuageuses comme des lueurs d'opale.

Tes yeux sont grands,  
Tes mains sont belles.  
— Chante-moi l'antan  
En ritournelles.

Tes yeux sont grands,  
Ta chair est lasse.  
— Aime tant et tant  
Que le temps passe.

Tes yeux sont grands,  
Les étoiles loin.  
— Écoute le vent,  
Et jettes-y tes rires et tes refrains.

## VI

La lune glisse sous les bois  
Sa pâleur douce et opaline.  
Écoutes-tu toutes les voix  
Monter du fond de toutes les ravines ?

Sois silencieuse ; écoute ! écoute !  
Une flûte prélude au fond du bois.  
Je rêve de formes sur la route  
Faisant revivre l'autrefois.

Entends-tu tout près de nous rire  
Et, te regardant sans que tu le voies,  
Cornes au front, un petit satyre  
Chanter la vie et toutes ses joies ?

Oublierons-nous que l'heure est brève  
Et que l'aurore reviendra ?  
Les fleurs de nuit versent un rêve,  
Mais le soleil les refermera.

## VII

Sois le passé  
Des voluptés,

La Salomé  
De mes baisers,

Dis-moi l'amour  
Des troubadours,

Dans la folie  
Des morts inouïes,

Les mots si bas  
Qu'on n'entend pas,

Et les ennuis  
Tous évanouis ;

Dis-moi les fleurs  
Que tu effleures,

Encor, encor  
Vers d'autres bords,

Toujours, toujours  
Vers d'autres tours,

Là-bas, là-bas  
Vers le trépas,

Parmi l'aurore  
Aux gerbes d'or,

Parmi les jours  
Aux silences lourds,

Parmi les nuits  
Aux longs minuits,

Sois la voilée  
Des mers rêvées,

Sois le passé  
Des voluptés!

## VIII

La nuit s'oublie  
Avec ma vie  
Et la tienne aussi...

L'étoile voile  
Une autre étoile  
Et d'autres voiles...

Le nuage nage  
Vers les grandes plages  
D'un très vieil âge...

Je voudrais vivre  
Toujours plus ivre,  
Tu me délivres...

L'eau est profonde  
Et c'est sous l'onde  
La terre blonde...

Viens dans la nuit,  
Viens par ici,  
Viens où l'on prie...

Pour que j'oublie  
Ma pauvre vie  
Et la tienne aussi.

## IX

Nous vivrons la vie monotone des campagnes  
Dans les landes où tout bruit se sera tu ;  
Ce sera là-bas sur la terre de Bretagne  
Où la solitude est grave. — Veux-tu ?

Au coin des routes des vierges de pierre  
Sourient aux voyageurs fatigués,  
Pâles et tristes sous la poussière  
Que leurs pas lourds ont soulevée.

Des souvenirs d'époque morte  
Reculent le temps d'aujourd'hui ;  
C'est là qu'on lit sur les portes  
Des devises en patois du pays.

Nous rêverons aux processions  
Et dans la fraîcheur des chapelles  
Le pèlerinage du bon pardon  
Nous apprendra des joies nouvelles.

Vie de rêve et de paresse  
Dans l'oubli bleu des jours anciens,  
Que ta caresse et ta tendresse  
Comme des coups d'ailes chassent au loin.

## X

La rivière luit dans les prés  
Le long des arbres qui s'y mirent :  
Écoute là-bas tous nos souvenirs  
Frémir comme la brise dans la feuillée.

Le battement clair des battoirs  
Sur les linges alourdis d'eau  
Rythme les chansons douces d'espoir  
Que mon cœur tout bas dit en écho ;

Et les trilles longs des oiseaux  
Mettent un son de flûte claire  
Dans l'hymne qui s'envole là-haut  
A travers le vague de l'air.

Restons longtemps ici, —\_veux-tu ? —  
Jusqu'aux derniers vents froids d'hiver,  
Dans le plaisir vrai par nous élu  
Que bercent au loin les lavandières ?

## XI

La neige recouvre la plaine,  
Les sentiers nous sont défendus.  
Pourquoi faut-il qu'on se souvienn  
De tous les bonheurs disparus ?

Plus de ruisseaux ni de fontaines !  
Nous resterons dans le manoir  
A regarder des ombres vaines  
Danser sur un fond rose et noir.

Ombres vaines de nos joies  
Comme de pâles tapisseries,  
Pourquoi rechercher l'autrefois  
Et croire qu'il est d'autres vies ?

L'été n'est plus qui fut si beau,  
Les fleurs sont fanées qu'on cueillit.  
Que de pétales au fil de l'eau !  
Que de tombes dans ma vie !

Chante-moi de lentes ballades  
Comme on en sait au delà du Rhin,  
Et berce mon cœur de malade  
Dans un songe de clavecin.

## XII

Notre amour était de ceux qui meurent  
Parce qu'on les épuise trop vite ;  
Nous n'avons pas su vivre notre bonheur.

Nous nous sommes beaucoup trop aimés  
Et nous n'avons pas su nous attendrir ensuite ;  
Tout notre avenir est déjà fané.

Mais ton souvenir chaud à mon cœur  
Fait la chambre si vide et triste  
Que sans courage j'attends et pleure.

Entendrai-je encore ta voix lassée  
Un soir ici m'appeler vite ?...

Mais nous nous sommes déjà revus et nous sommes passés !

### XIII

Ton image encor  
Flotte dans la chambre...  
Oh ! ce vent de novembre  
Qui siffle dehors !

Reviendras-tu pas  
Craintive et plus tendre ?  
Je ne peux me défendre  
Tout seul et si las.

Les voix sont si tristes  
Qu'il me faut entendre,  
Voix d'un passé de cendre  
Qui pleure et s'attriste...

Ton image encor  
Flotte dans la chambre.  
Oh ! le vent de novembre  
Qui sifile dehors !

### XIII

Je tresserai nos heures en couronnes  
Pour en fleurir l'ombrage des années ;  
Ce seront à ton mur les vieux trophées  
Des heures passées moins monotones.

Je tresserai nos rêves en couronnes  
Pour en enguirlander ton cœur désert ;  
L'été s'enfuit, voici venir l'hiver,  
Entends-tu déjà la faux qui moissonne ?

Je tresserai nos joies en couronnes  
Pour en couronner notre bonheur mort  
Qui dans la chambre funèbre où tout dort  
Dresse un cercueil qu'aucune rose n'orne.

Et dans ton parc, près des fleurs effeuillées,  
Nous, vieillards heureux de ne point mourir,  
En nous jouant le jeu du souvenir,  
Jouerons aux grâces avec les années.

*RYTHMES DANS LA NUIT*



C'est la douceur du crépuscule  
Aux premiers soirs des jours d'été ;  
A l'horizon décoloré  
Les nuages sont comme des voiles de tulle.

Le même rêve abandonné  
Chantonne un refrain nostalgique  
Dans l'âme pleine de musique  
Hantée des jours qui ne sont pas nés.

On se souvient de vieux baisers,  
Et l'on regrette un peu l'aimée ;  
Mais le souvenir de ce qui n'a pas été  
Rend l'âme plus douce et réservée.

Ce n'est presque pas de la mélancolie ;  
Cependant malgré toute raillerie,  
Malgré l'orgueil d'être enfin fort,  
On souhaiterait souffrir encore.

S'abandonner ! S'abandonner  
A la fraîcheur du soir qui monte,  
Puisque rien ne sera moissonné  
Après les luttes qu'on affronte !

On se sent vieux d'avoir quitté  
Toutes celles-là qui nous eussent aimé,  
Et rien que pour une tâche folle...  
Et les yeux vers les femmes passées  
Dans la brume comme voilées  
On espère un regard qui console.

Mais la nuit vient et puis l'on rentre,  
Tout aussi las, tout aussi seul,  
Et dans le vide de sa petite chambre  
On fait des songes de linceul.

A quand la veille sous la lampe  
Près de toi qui sommeillerais  
Avec des rêves bleus d'attente,  
Tandis qu'en ne travaillant plus j'écouterais  
Tout près de moi battre ton cœur ?..  
On voudrait tant un peu de bonheur !

## II

C'est la douleur des chansons mortes  
Où soupire un air de tristesse  
Que l'écho lourdement apporte  
Vers nous et dont il nous caresse.

C'est la douceur des soirs lassés  
Où sur la mer les voiles tombent  
Sans brise même pour gonfler  
Les voiles blanches qui tombent.

C'est la lenteur du vol des mouettes,  
Coup d'aile encor pour arriver  
Jusqu'à la côte où l'on s'arrête  
De courses longues fatigué.

C'est la pâleur du ciel bleuté  
Où les nuages blancs s'effilent,  
Vagues archipels essaimés  
Dans des horizons tranquilles.

Et c'est la peur des lendemains  
Où le soleil va revenir,  
Et la vie et ses actes vains...  
Ton cœur est trop las pour mourir.

### III

C'est à nouveau le refrain des souvenirs  
Montant d'on ne sait où vers on ne sait où non plus,  
Voix lente et lourde de soupirs  
Que l'écho porte et atténuée.

L'oiseau parti n'est pas revenu  
Siffler joyeux à la fenêtre  
Et de son vol dans l'inconnu  
Montrer l'ailleurs où l'on peut renaître.

Dans les ruines nous n'irons plus  
Cueillir des roses entre les tombes ;  
Nos cœurs sont las d'avoir battu  
Vers des néants et vers des ombres.

Mais les passés de gloire splendide  
Comme les mirages des firmaments  
N'ont plus de prestige et ce n'est que le vide  
Du vaste ennui dont on se défend.

Ah ! si la vie avait voulu...  
Mais en moi-même j'entends encor  
Tous les sanglots trop longtemps tus  
Heurter leur chute en rythmes d'or.

## IV

Mon cœur est un parc d'autrefois  
Plein des débris de mon bonheur ;  
On y entend d'étranges voix  
Chanter la tristesse des heures.

Des jets d'eau montent et retombent  
En gouttes d'eau comme des pleurs ;  
Sur des berceaux ou sur des tombes,  
Que pleurent-ils et quels malheurs ?

La mousse recouvre les marbres  
Dont les faces ne sourient plus ;  
Le lierre cache sur les arbres  
Les traces des serments élus.

Et là-bas le palais en ruine  
Dresse sa splendeur désertée  
Vers où quand même s'achemine  
Un essaim d'ombres oubliées.

Oh ! la chute des feuilles mortes  
Sur les vastes lacs immobiles ?...  
Que n'est-il un flot qui m'emporte  
Vers d'autres parcs et d'autres îles !

## V

Oh ! les sanglots  
A la dérive...

Réel brutal  
Qui nous avale  
Dans sa bouche ivre...

Quels coups de fouets  
Du sort mauvais  
Parmi la vie !

Être un héros  
Bravant très haut  
L'horreur de vivre ?

Oh ! les sanglots  
A la dérive...

## VI

Encor des larmes de malheur !  
Ah ! ce dégoût d'attendre encor !  
Encor des larmes et des douleurs !  
Encor ~~au~~ cœur qui saigne et pleure !

*un /*

Encor des rêves dans des barques d'or !  
Ah ! ces espoirs sans nulle ardeur  
Du fond de l'ombre où l'on s'endort  
Loin des efforts et près de la mort !

Encor ! Encor ma pauvre sœur !  
Ah ! quel silence au loin dehors !  
Pas même d'écho consolateur !  
Rien que le rythme berceur de l'heure.

Encor ! Encor ma lèvre t'implore !  
Ah ! les caresses et leur douceur !  
Nos deux petites âmes chercheuses d'aurore  
S'effleurent, s'étreignent encor, encor...

## VII

La lune presque d'or  
Dans le ciel clair encor  
Arrondit sa corne.

O voyageur si las et morne  
Brave le vent qui te flagorne  
Et berce un peu ta pauvre vie.

Au loin regarde, tout s'endort ;  
Les voiles tendent vers le port...  
Ce sera de la mélancolie.

Le sable est si doux sous l'étreinte  
De celles-là qui sont sans plainte  
Lorsque notre amour les oublie.

Et si fraîche et bonne est la nuit  
Pour endormir sous la lune d'or  
Le rêve que tu veux encor.

## VIII

Comme des barques sur la mer  
Mes espérances sont allées  
Vers des infinis d'outre-mer  
Par delà les terres rêvées.

Comme des barques dans l'aurore  
Matinales et pavoisées  
Sur les vagues qu'un soleil dore,  
Elles crurent aux traversées.

Comme des barques dans la nuit  
Elles errèrent incertaines,  
Regrettant déjà d'avoir fui  
La rade pour des côtes vaines.

Comme des barques dans l'orage  
Loin des refuges espérés,  
Elles luttèrent de courage...  
La plupart furent submergées.

Comme des barques dans le port,  
Les quelques-unes retrouvées,  
Craintives d'aller vers la mort,  
Attendent, voiles repliées.

## IX

Au pont chancelant de la rivière  
Des spectres pâles sont passés.  
Regarde-les ! regarde-les !  
La plaine est grise et c'est l'hiver.

Ils ont fixé l'onde et la nuit  
En élevant leurs bras tendus,  
Puis silencieux ils sont partis —  
N'espère plus ! N'espère plus !

Ils s'en sont allés lentement  
A travers l'étendue glacée  
Comme vers un enterrement  
Dont le catafalque serait caché !

Regarde-les ! Regarde-les !  
La plaine est blanche à l'horizon :  
La neige tombe à gros flocons ;  
Les spectres pâles sont pressés.

— Mais tout devint si blanc, si blanc  
Qu'ils disparurent évanouis. —  
Ne regarde plus, mon pauvre enfant,  
Tes rêves perdus dans la nuit.

## X

Mes vieux amours comme en un bal  
Tournent au rythme des violons  
Et c'est au travers de la salle  
Un refrain de vieilles chansons.

Ils tournent lents en couples pâles  
Avec des airs désespérés,  
Et leurs bouches sentimentales  
Échangent des aveux glacés.

Les yeux regardent étonnés  
D'anciens bouquets dans les corsages  
De celles qui furent aimées  
Pour leur sourire et pour leur âge.

Rien n'est donc plus de ta folie  
O voyageur si morne et las ?  
Neuve encore et belle est la vie  
Et même si tu n'y crois pas.

Mais à quoi bon, puisque tout sombre !  
Bien que d'autres veillent danser,  
J'aime mieux ne rien tenter,  
Toute femme n'étant qu'une ombre. .

Mes vieux amours comme en un bal  
Tournent au rythme des violons,  
Et c'est au travers de la salle  
Un refrain de vieilles chansons.

## XI

J'écoute en moi des chœurs de rêveuses  
Glorifier l'au-delà promis  
Que cherchent les nef's aventureuses  
Errant sur le bleu des flots éblouis.

Oh ! leurs chansons vagues d'amoureuses  
Vers celui-là qu'elles ont voulu  
Et qu'elles implorent, chuchotteuses,  
Dans l'ombre d'où nul n'est revenu !

J'écoute en moi des chœurs de tisseuses  
Tisser le fil de tapisseries  
Où vit un récit d'âmes heureuses  
A travers les campagnes fleuries.

Oh ! ces chansons douces des fileuses  
Qui sous l'ombrage des avenues  
Se bercent de plaintes d'orloteuses  
En revivant les choses vécues !

J'écoute en moi des chœurs de pleureuses  
Dire les tristesses trop connues  
Qui dans les âmes trop langoureuses  
Font souvenir des joies perdues.

Oh! leurs chansons lentes et berceuses  
Vers d'autres cieux et d'autres pays  
Aux brumes de gazes vaporeuses  
Créatrices de rêves inouïs !

J'écoute en moi les chœurs se taire,  
Toutes ne sont plus que dormeuses,  
Et dans les ombres ténébreuses  
C'est mon cœur qui se désespère.

## XII

A certains soirs de lassitude,  
Toutes les douleurs de loin moins rudes  
Chantent en nous d'une voix lointaine,  
Et, par les prés de nos rêveries,  
Toutes les anciennes joies flétries  
Errent en ombres incertaines.

Comme quelquefois les mendiante visiteuses  
Qui frappent aux portes des villages  
Et s'assoient tremblantes au foyer  
Avec des contes d'un autre âge,  
Elles frappent aux chambres silencieuses  
Dont nous avons perdu les clefs.

Elles nous montrent des sites de nous-mêmes  
Où nous n'avions jamais été;  
Leur tristesse est alors si douce qu'on l'aime  
Et leurs larmes sur nos vœux lassés  
Y sont des gouttes de rosée  
Comme en un matin de campagne sur les prés.

Et puis c'est la nuit. Une à une elles disparaissent  
Et leur départ lent en nous laisse  
La volupté du regret et de la mélancolie.  
Et puis le lendemain ce sont les mêmes luttes ;  
On oublie les obstacles, on oublie les chutes ;  
Et c'est l'abandon encore à la vie.

### XIII

Un peu de ma vie  
Reste sur toutes les routes —  
Ah ! que de déroutes  
Le long de ma vie !

Un peu de mon sang  
Saigne sur tous les chemins —  
Ah ! que de chagrins  
Malgré les printemps !

Un peu de mon cœur  
Sanglote à toute halte. —  
Qu'on dresse une tombe de basalte  
Pour y enterrer mon bonheur !

## XIV

Dans le soir vapoureux  
L'essaim des heures bleues  
Tourne en formes d'ombre sous la ramée.

Le souvenir des voix aimées  
Chuchotte à travers les feuilles  
Des musiques vagues presque de deuil.

Où sont-elles toutes allées ?  
Vers quelles aumônes de baisers  
Pour l'apaisement de l'éternelle fièvre ?...

Mais les lèvres sur d'autres lèvres  
Nous essayons d'autres heures bleues  
Dans le soir encore vapoureux.

## XV

A travers la brume du soir  
Le cortège des rêves morts  
Emmène mon vieux désespoir.

La plaine sous la neige est blanche  
Et les grands arbres comme morts  
Dans les lointains dressent leurs branches.

L'heure est si douce qu'on oublie,  
— Pourquoi pleurer ou rire encore ? —  
Si c'est la mort ou bien la vie.

O voyageur plus vague et blême  
Que cette brume où tu t'endors,  
Si lassé même de toi-même,

Il est des cieux et d'autres soirs  
A l'orient d'autres décors. —  
Écoute, écoute ton espoir !

## XVI

La route est blanché dans la nuit  
Sous la lune qui l'éclaire —  
O pauvre âme d'où tout a fui,  
Espère ! Espère !

La route est blanche dans la nuit  
Teintée de vagues lueurs stellaires ; —  
L'azur sera sans nuage aujourd'hui,  
Espère ! Espère !

La route est blanche dans la nuit,  
L'ombre s'est faite éphémère —  
O pauvre âme qui pleure et rit,  
Espère ! Espère !

## XVII

O bonne nuit,  
O bonne lune,  
Toutes deux sur mon infortune  
Faites tomber le bon oubli !

Je suis le pauvre du logis  
Que dans mon cœur l'amour bâtit.

J'ai vu danser toutes les danses  
De toutes celles qu'on encense.

J'ai roulé dans de nombreux bouges,  
Et défait bien des robes rouges.

J'ai payé sur des tas de comptoirs  
Les vins que je venais de boire.

Et j'ai teté tous les cigares !  
Et j'ai couru toutes les gares !

Mais bien que j'aie peur qu'on sourie,  
Bien que je doive être réjoui,

Je suis le pauvre du logis  
Que dans mon cœur l'amour bâtit.

O bonne nuit,  
O bonne lune,  
Toutes deux sur mon infortune  
Faites tomber le bon oubli.

## XVIII

Le long des routes du hasard  
Que de destins se sont liés !  
Que de passants morts d'avoir aimé !  
Que de passants las d'être venus trop tard !

Les uns ont ri, les autres ont chanté,  
Mais tous sont partis mèmement ;  
Le mensonge succède au serment,  
L'avenir efface le passé.

Que de caresses, que de tendresses  
Partout où mon cœur a glané !  
Et malgré son vœu de ne pas pleurer,  
Pour quelques joies, que de tristesses !

De tout cela rien n'est resté,  
Et le souvenir n'est qu'un crépuscule ;  
Les châteaux d'or que le soir annule  
Croulent à l'horizon refoulé.

Cependant sous cette nuit qui tombe  
Je revois les fantômes d'oubliées,  
Et, surpris près de tant qui furent aimées,  
J'écoute leurs voix là-bas, dans l'ombre.

Sont-elles mortes de volupté  
Dans leurs printemps insoucieux,  
Ou promènent-elles des souvenirs vieux  
A travers des misères fardées ?...

Le long des routes où ils venaient trop tard,  
Que de rêves j'aurai bercés,  
Morts d'avoir été trop cherchés  
Dans des étreintes de hasard !

## XIX

Les jours sont longs, mais l'heure est brève.  
De tous les destins qu'on achève  
En est-il un qui soit bien nôtre ?  
Tout notre espoir en vain se lève,  
La houle n'est plus qui nous enlève  
Vers l'autre monde où vivre apôtre...

Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait de ton rêve ?

Des vieux amours nul n'est sans blâme,  
Et nous avons souri aux femmes  
Alors que nous voulions pleurer ;  
Rien n'a vécu de l'épithalame,  
Et nous sommes restés sans dictame  
Avec nos fleurs toutes effeuillées...

Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait de ton âme ?

Dans l'ombre douce de la nuit  
C'est la fuite des jours enfuis  
Vers quelle autre ombre ou quelle lumière ?  
Le même deuil les ensevelit ;  
Ils sont morts d'être sous un ciel gris  
Loin des extases printanières...

Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait de ta vie ?

## XX

La faux vole dans la plaine ;  
Souvenons-nous de l'autrefois ;  
Les voix sont devenues si lointaines  
Que rien ne s'entend au fond du bois.

Souvenons-nous de l'autrefois ;  
Les bouches d'antan sont sans haleines ;  
Les blés coupés ne repousseront pas ;  
Nous serons seuls avec nos peines.

La faux vole et fauche dans la plaine ;  
Faut-il écouter l'autrefois ?  
Ce qui n'est plus est chose vaine,  
Le regret masque d'autres joies.

La nuit tombe souveraine ;  
Que l'oubli tombe en nos cœurs las !  
Souvenons-nous de l'autrefois,  
Mais que nos âmes demeurent sereines.

## XXI

C'est le silence et c'est la lune...  
Une angoisse flotte, on ne sait d'où,  
Des nuages viennent on ne sait d'où,  
Des gouttes d'eau tombent une à une  
D'ici, de là, de n'importe où...  
C'est le silence et c'est la lune.

Pleut-il ainsi des pleurs partout ?  
Le vent frissonne bien lentement  
Et chuchotte des choses étranges ;  
Est-ce mon passé qui pleure dans le vent  
Sous le regard des mauvais anges ?

Comme il est pâle le sable des dunes !  
Comme ils sont loin les phares des côtes !  
Comme la mer est forte et haute !

Pleurs oubliés et voix étranges  
Dans le silence et sous la lune.

## XXII

Comme elle est lente l'heure qui sonne  
Au vieux cartel de mon logis,  
L'heure qui passe et qui résonne  
En un glas triste de minuit !

Comme le vent pleure et frissonne  
Promenant mon âme avec lui  
Aux champs où ne va plus personne,  
Où agonise le dernier bruit !

Comme elle tremble l'âme et s'étonne  
D'être emportée si loin d'ici,  
Ne sentant plus qu'elle était morne  
Et quelquefois joyeuse aussi !

L'heure est passée, l'heure qui sonne  
Au vieux cartel de mon logis.

### XXIII

Sous la lampe j'ai pleuré ;  
Combien de nuits ? — Je ne sais plus ;  
Las des livres, sur le papier,  
Avec mon cœur, oh ! j'ai pleuré  
Tant et tant que je ne sais plus.

Toutes les larmes écoulées  
Sur les fleurs perdues ou fanées  
Et les espoirs qui ne viennent plus  
Avec leurs rires et leurs gaietés,  
Sur les espoirs qui se sont tus,  
Oiseaux bleus qui furent tués

A coups de flèches sous la ramée  
Par les passants durs et bourrus  
Dont la course méchante est passée  
Et ne reviendra plus  
Tirer des flèches sur mes pensées...

Sous la lampe, j'ai pleuré ;  
Combien de nuits ? — Je ne sais plus.

## XXIV

Passage le long des routes  
De faces de joie ou de tristesse ;  
Robes claires en dérouté,  
Robes sombres que rien ne presse.

Les unes sourient, les autres pleurent ;  
Quelques-unes parlent des lendemains ;  
Celle qui danse montre mon cœur  
Passer dans l'une et l'autre main.

« Ote mon voile », me dit-elle ;  
La lune éclaire des cheveux blancs.  
« Ne t'attarde pas, je ne suis plus belle,  
Tu viens trop tard, il n'est plus temps. »

Ah ! que de lèvres chuchotteuses  
Tout autour de mon destin,  
Lèvres flétries et douloureuses  
Où le malheur a mis la main.

## XXV

A JACQUES E. BLANCHE.

Vers le bord de l'étang où miroite la lune,  
Toutes trois elles s'en sont allées,  
Ombres très lasses, une à une,  
Tristes de leurs désirs, tristes de leurs pensées.

Leur course est lente et vaguement ondule  
Dans la blancheur des robes plissées,  
Ombres légères sous la lune  
Des bonheurs enfuis, des bonheurs rêvés.

Leur face est pâle, elles ont pleuré !  
Et les voici réunies une à une,  
Amours enfuis, amours rêvés —

La nuit est bleue, elles sont passées !

Mais dans mon âme pleine de passé  
Où vit encore ce qui n'est plus,  
Leurs ombres blanches jettent la pureté  
Des premiers rêves non disparus —

La nuit est bleue, elles sont restées !

## XXVI

Ce sont les ombres  
Le long du flux.  
La nuit est sombre,  
Écoutes-tu ?

Écoutes-tu  
Les cris sans nombre  
De ceux qui sombrent  
Sous le reflux ?

Ce sont les phares  
Dans la brume.  
Qui donc si tard  
Monte et allume ?

Hélas ! Le flot  
Porte un débris.  
Holà ! Là-haut,  
Vers qui ces cris ?

Vers qui ces cris  
Sans nul écho ?  
Où la vigie  
Qu'on dit là-haut ?

Ce sont les ombres  
Le long du flux.  
La nuit est sombre,  
N'écoute plus.

## XXVII

Et toi, bienfaitrice des oubliés,  
Qui luis toujours par nos fenêtres  
Avec ton calme nous tenter,  
Ou nous railler, peut-être,

Bonne déesse des affligés  
Qui sais verser des songes aux fenêtres,  
Vaguement venus sur tes clartés,  
Vrais ou faux, vrais, peut-être,  
♦

Vieille Tanit des temps passés,  
Passe toujours par nos fenêtres,  
Emporte-nous comme exilés  
Rêveurs ou non, morts, peut-être,

O chère amante des oubliés !

## XXVIII

Les rêves oubliés, là-bas,  
Dans les pays d'où l'on ne revient pas  
Jettent leur ombre encore ici,  
Mais l'ombre est trop noire de la nuit  
Pour qu'on les aperçoive encore...  
Il n'est plus rien sous la lune d'or.

Les femmes aimées jadis,  
Vaines ombres mortes aujourd'hui.  
Reviennent murmurer leurs caresses,  
Mais le temps est trop loin maintenant  
Où nous nous nommions leurs amants...  
Nous avons épuisé nos tendresses.

Les orgueils casqués d'ailes au vent  
Ont repleyé leur envergure ;  
Ils sont morts de la vieille aventure  
Qui sut vaincre leurs airs arrogants ;  
Ils sont morts d'avoir été trop forts...  
Il n'est plus rien sous la lune d'or.

## XXIX

Nous avons trop pleuré sur la misère humaine,  
Et nous ne savons plus aimer l'heure qui fuit ;  
Nos rêves sont partis sur des mers trop lointaines,  
Et nous ne savons plus les suivre dans la nuit.

Nos cœurs ont trop battu vers une ombre infidèle,  
Et nous ne savons plus aimer comme il faudrait ;  
Le ciel vers où jadis vibra notre coup d'aile  
Demeure inaccessible à nos mains à jamais.

Nos vœux ont trop voulu ce dont ils devaient rire,  
Et nous n'avons pas su rester au-dessus d'eux  
Dans la sérénité que nous devions élire  
Pour tenter comme autrui quelque essai d'être heureux.

Nous avons trop aimé la tristesse et nos pleurs,  
Et nous ne savons plus que la mélancolie ;  
Le regret est trop doux qui chante nos malheurs,  
Et nous ne savons plus vivre selon la vie.

### XXX

Dans les forêts abandonnées,  
Le long des routes désertées,  
J'écoute les voix de l'automne  
Chanter des airs lourds de sanglots  
Qui dans le lointain monotone  
Éveillent les anciens échos.

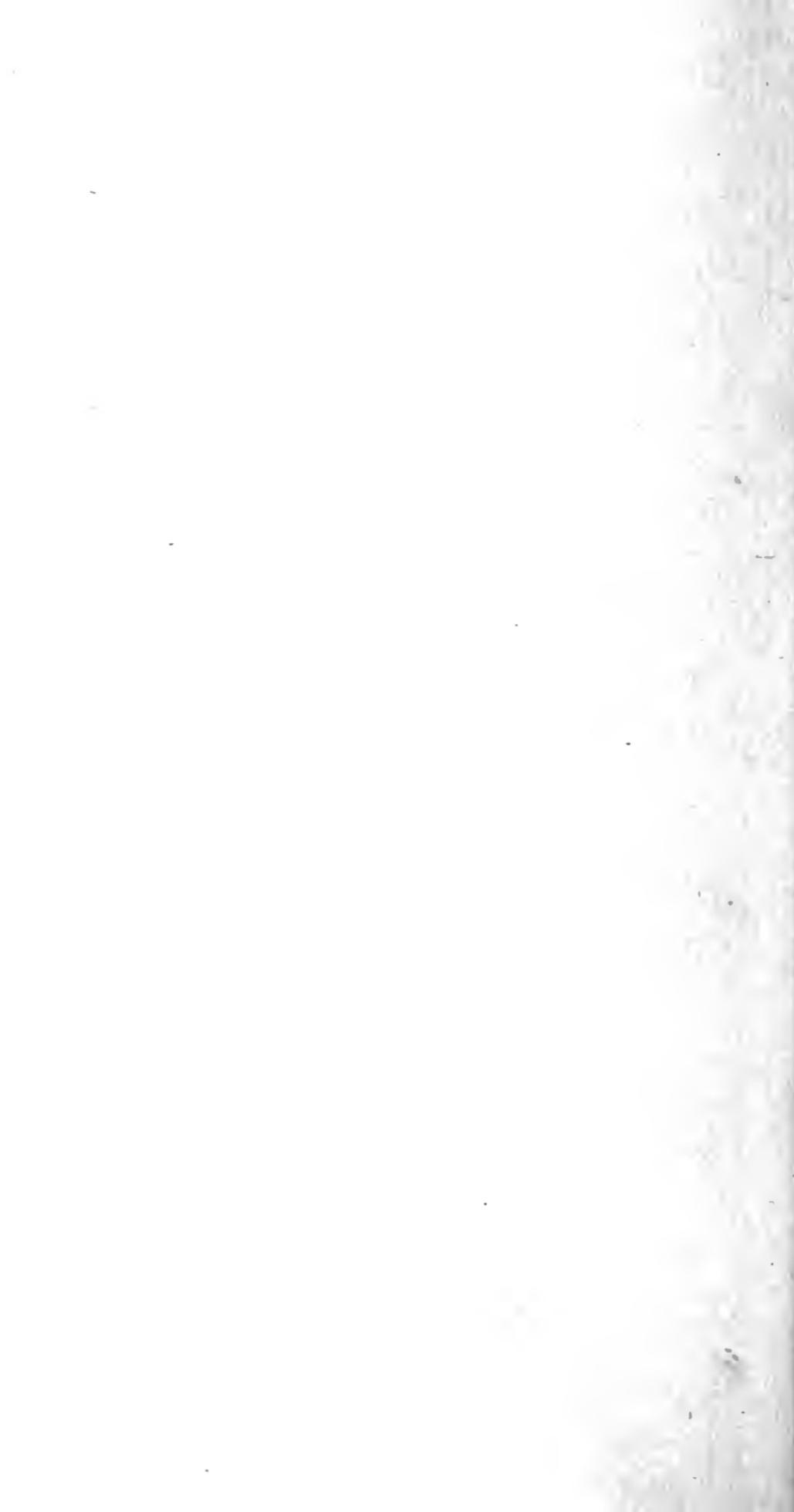
La brise, à travers l'air atone  
Et les feuilles qu'elle moissonne  
En tas jetées près des portes,  
Mêle aux sanglots ses plaintes lentes  
Selon le hasard qui l'apporte  
Les murmurer au gré des sentes.

Oh ! les soupirs des choses mortes  
Où la vie traîne l'escorte  
De tous les restes d'autrefois  
Qu'enguirlande le souvenir  
De l'heure heureuse où sous ton toit  
Nous ne vivions qu'en un sourire !

Et c'est ton image de joie  
Si bonne encor à mon cœur froid  
Qui, paresseux sans un souhait,  
Loin des rayons du vieux soleil,  
Cherche à perdre tout son regret  
Dans le néant d'un vain sommeil.

*CHANSONS LE LONG DE LA ROUTE*

1



## LÉGENDE

Ils s'étaient aimés tous les deux  
Sans croire leur amour sincère  
Parce qu'ils le voulaient trop bleu.

Un soir d'automne, ils se quittèrent  
Avec des sanglots longs d'adieu. —  
La vie est pleine de misère.

Vers d'autres routes tous les deux  
Pour s'oublier ils s'en allèrent. —  
Ce fut toujours le même vœu.

Après l'automne, un soir d'hiver,  
Ils eurent de nouveaux aveux,  
Et leurs promesses recommencèrent.

Hélas ! il la crut mensongère,  
Et elle le crut oublieux. —  
Tout ici-bas est éphémère.

Alors un soir où tous les deux  
Étaient allés jusqu'à la mer,  
Elle s'offrit à l'onde bleue.

Depuis, près des rocs caverneux,  
On entend passer des prières  
Dans le vent des soirs orageux.

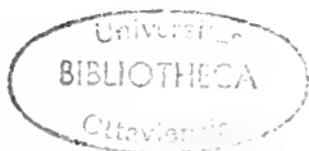
L'OFFRANDE

Veux-tu mon cœur pour tes mains douces ?  
Je veux des repos sur les mousses  
Au fond des bois de solitude.  
Je suis lassé de ma tristesse ;  
La vie est courte, la vie est rude,  
Enveloppe ma tête dans tes tresses.

— Je ne connais plus les vieilles tendresses ;  
La vie a pris mon pauvre cœur  
Un soir que j'avais eu trop de pleurs.

Veux-tu l'amour que tu ne sais plus ?  
Je sais la prière éperdue  
Qui peut te rendre ta jeunesse ;  
Le printemps mort n'est qu'en allé,  
Nous aurons de divines paresse  
Sous les clairs de lune étoilés.

— A quoi bon vouloir le passé ?  
Parle plus vite et comprends-moi :  
Je ne suis pas celle d'autrefois.



Veux-tu des bagues, des bracelets ?  
J'ai des coffres dans mon palais  
Pleins de perles et de colliers,  
J'ai des étoffes lourdes de bijoux ;  
Marchande d'amour sans pitié,  
Ne pleurons pas de vains tombeaux.

— Pourquoi n'avoir parlé plus tôt ?  
Je ne comprends pas les mots d'amant,  
Le mien est mort il y a trop longtemps.

Roule l'amour mort dans ton manteau !  
Loin de l'abri de mon château  
Où son image seule est restée,  
Elle aussi, loin, s'en est allée...  
Sois-moi comme elle : avec ton corps, avec la nuit  
Ce sera peut-être un peu d'oubli.

## RONDE

Les feuilles nouvelles dans la brise  
Tremblent aux branches rafraîchies,  
Les oiseaux chantent dans les prairies —  
Ils se sont vus, ils se sont ri ;  
Leurs voix ont vibré dans la brise.

La fuite des tristesses anciennes  
Dit son adieu dans leur antienne.

Le soir est doux, l'heure rêveuse ;  
La lune glisse un rayon doux  
Dans la chambre du rendez-vous —  
Des baisers suivent un froufrou ;  
L'amour étend les heures rêveuses.

Tout le printemps les a bercés,  
Tout le printemps et tout l'été.

Les feuilles mortes dans le vent  
Tombent des branches dénudées  
Dans la forêt abandonnée —  
Ils se sont bien longtemps aimés,  
Mais leurs voix pleurent dans le vent.

Tout est fané, n'est-ce pas l'automne ?  
Tout décor s'est fait monotone.

L'aurore filtre une lueur grise  
Dans l'ombre vague de la nuit  
D'où toute étoile est évanouie —  
Leur amour les a conduits  
Sur une route longue et grise.

Et d'une voix lasse d'aveux  
Où sanglotaient des sanglots vieux,  
Tous deux ils se sont dit adieu.

Le soleil luit dans le matin,  
Le ciel est pur comme d'être heureux,  
Immensément, si bleu, si bleu —  
C'est l'heure d'autres amoureux  
Qui s'aiment encor dans le matin.

Je m'en suis venu trop fort et vrai  
Vers vos villes de fumées,  
Sans comprendre les mois de mai  
De vos passions fades et sucrées.

Vous m'avez dit que j'étais niais,  
Mais j'ai ri de vos billevesées ;  
Je sais les sources qui ne tarissent jamais  
Et les tempêtes dans les nuées.

Sur d'autres chairs aux langueurs brunes  
J'ai connu l'étreinte des grands bras,  
Et vos amours de clair de lune  
Feraient rire les yeux qui me pleurent là-bas.

Oh ! les brouillards au-dessus des gares !  
Fuir emporté sur des rails de feu  
Vers les soleils des mers barbares  
Dans mon pays tout or et bleu !

O mon pays ! O mon pays !  
Dormir encore sous tes palmiers...  
Mais le disque croule et c'est la nuit !  
O vous les serviteurs d'ici  
Qui m'insultez quand je suis ivre,  
Versez l'eau verte qui délivre.

LA CHANSON DES FLEURS, DES CLEFS  
ET DE LA LAMPE

I

Voici la fée aux trois fleurs d'or !  
Elle les porte dans le soir  
Et sur la lande va s'asseoir.

« O donne à mon rêve tes belles fleurs ! »  
L'enfant qui passe veut les avoir  
Pour les planter dans son cœur noir.

Elle les cache sous son voile ;  
L'enfant regarde les étoiles.

« O belle Dame, vois comme je pleure ! »  
Les rocs sont hauts et la mer profonde,  
Des vaisseaux sombrent sur les ondes.

Elle s'envole belle et pâle ;  
Des sons de harpe au loin s'exhalent.

L'enfant tend les bras et l'appelle encore,  
Malgré l'abîme et le gouffre noir.  
Le ciel est troué d'étoiles encore...  
Il est tombé sans le savoir.

Voici la fée aux trois fleurs d'or !  
Elle les porte dans le soir.  
La mer est forte et la nuit noire.

## II

Voici la fée aux deux clefs d'or !  
Elle les porte dans le soir  
Et vers les portes va s'asseoir.

« O donne à mes mains toutes tes clefs ! »  
L'homme qui passe veut les avoir  
Pour voir malgré les portes noires.

Elle les cache sous son voile ;  
L'homme regarde les étoiles.

« Femme au voile bleu, vois comme j'attends ! »  
La porte est haute et le fer épais,  
Tous les béliers se briseraient.

Elle s'envole lente et lente ;  
Des voix au loin chantent et chantent.

L'homme tire son glaive et l'appelle encore ;  
Mais le fer est vain sur les portes noires ;  
Elles s'éclairent d'un reffet encore...  
Il s'est tué sans le savoir.

Voici la fée aux deux clefs d'or !  
Elle les porte dans le soir.  
La porte est haute et la nuit noire.

### III

Voici la fée à la lampe d'or !  
Elle la porte dans le soir  
Et près des grottes va s'asseoir.

« O donne à mon doute ta belle lampe ! »  
Le vieillard qui passe veut l'avoir  
Pour éclairer les routes noires.

Elle la cache sous son voile ;  
Le vieillard cherche les étoiles.

« Fée de la nuit, vois comme je pleure ! »  
La route est sombre, l'ombre profonde ;  
Il n'est plus de feux sur les ondes.

Elle s'envole belle et pâle ;  
Des voix s'éteignent dans des râles.

Le vieillard tombe mais l'appelle encore  
Du fond de l'ombre aux cavernes noires.  
Le ciel a perdu tout reflet encore...  
La faux a fauché sans savoir.

Voici la fée à la lampe d'or !  
Elle la porte dans le soir.  
L'abîme est calme et la nuit noire.

LA CHANSON DE LA FÉE

Les fils d'or de ma chevelure  
Sont faits des rayons du soleil  
Et les crépuscules vermeils  
Ont teint l'acier de mon armure.

Le sang des roses écrasées  
Vit sur mes lèvres irréelles/  
~~E~~ les ténèbres dans mes prunelles  
Ont mis leurs profondeurs voilées.

Ma chair sort de l'onde marine  
Qui se moire au soleil couchant  
D'un reflet chaud et chatoyant  
De pourpre rose sous l'hermine.

Et c'est l'âme des vieilles lunes  
Que je porte sur mes bras pâles,  
Dans l'eau morte de mes opales,  
Perles de la lune, une à une.

Passant, pourquoi vouloir m'aimer ?  
Entends-tu des pas lourds de deuil ?  
L'azur s'éclipse à mon baiser...  
Mais tu prépares ton cercueil.

## LES NOYÉS

Au cours d'un fleuve à l'eau trop bleue,  
Parmi la flottaison des algues brunes,  
Plus blêmes sous l'argent froid de la lune  
Qui leur tisse un linceul de feu,

Les yeux ouverts vagues comme l'onde  
Dont la caresse clapoteuse  
Semble leur chanter l'autre monde  
Où s'envole l'âme ténébreuse,

Ils passent l'air calme et heureux,  
Frères unis par divers destins,  
Qu'un même désir d'astres lointains  
Aux ors vulgaires fit dire adieu.

Ont-ils déjà vu d'autres rayons  
Filtrer dans l'ombre mystérieuse  
Dont près de nous leurs chansons  
Disaient la splendeur lumineuse ?

Débarassés des songes creux,  
Ils passent et gagnent les lagunes  
Où, sans plus souci de leur fortune,  
Ils disparaissent peu à peu.

## RETOUR

A l'ombre du bord du chemin,  
Tous deux rêveurs, main dans la main,  
Ils rêvaient d'un pays lointain.

Ils s'aimaient depuis bien longtemps  
Et ils s'aimaient encor pourtant. —  
On ne peut aimer tout le temps.

Un chevalier vint à passer.  
Il était pâle et cuirassé ;  
Il était pâle et fatigué.

« Je l'aime plus que toi, dit-elle ;  
Il me restera plus fidèle.  
— Beau passant, me trouves-tu belle ? »

Sans amour, il l'aima de suite ;  
L'amant ne troubla pas leur fuite,  
Tandis qu'ils s'en allaient bien vite.



Ils ne s'aimèrent pas longtemps.  
Elle rêva d'autres passants  
Et mit ailleurs son cœur souffrant.

Elle eut les mêmes mots d'enfant,  
Mêmes vœux et mêmes serments,  
Mais nul ne resta son amant.

Et elle en aima tant et tant  
Qu'un soir, en songeant à l'absent,  
Elle pleura son premier temps.

Lui seul l'avait aimée vraiment.  
Mais lui l'aimait-il maintenant ?  
L'année n'a qu'un seul printemps.

Elle reprit tout en pleurant  
La route triste de l'antan. —  
Les gens riaient en la voyant.



Au fond du parc abandonné,  
Dans un cadre de peupliers,  
La maison blanche était fermée.

Après être, lasse, restée  
S'asseoir au bord de quelque allée,  
Elle frappa sans espérer.

Le coup sonna profondément.  
Quelqu'un vint ouvrir, chancelant,  
Pâle avec de longs cheveux blancs.

« Nous nous sommes aimés longtemps... »  
Il la prit dans ses bras tremblants :  
« Moi je suis resté ton amant. »

Leur tombe est au bout du chemin.  
Ils y dorment main dans la main,  
L'âme, peut-être, au ciel lointain.

## CHANSON DU PAGE

En quel pays trouver les fleurs  
Que je voudrais pour ta tête chère ?

Veux-tu les fleurs de mes douleurs ?  
Elles sont violettes, noires et grises ;  
Elles sont nées sur de vieilles terres  
Où jamais n'est venue souffler la brise,  
Mais elles seront bonnes à ton cœur,  
Et leurs parfums sont doux le soir.

Veux-tu les fleurs de mes espoirs ?  
Elles sont vertes, rouges et bleues ;  
Leurs tiges s'élèvent droites dans l'air  
Comme pour monter jusqu'aux cieux ;  
Elles ombrageront nos désespoirs  
Et couronneront nos deux paresse.

Veux-tu les fleurs de mes tendresses ?  
Elles ont fleuri toutes pour toi ;  
Mais prends garde ! Elles sont éphémères  
Et elles se faneraient sous ta loi  
Si tu te montrais sans caresses ;  
Il faut m'aimer bien plus d'un jour !

Veux-tu les fleurs de mon amour ?  
Elles ont des couleurs d'arc-en-ciel  
Qui feront douce ta moue trop fière,  
Leurs pétales sont irréelles.  
Elles resteront écloses toujours.  
Mais sont-elles assez belles pour notre bonheur?

En quel pays trouver les fleurs  
Que je voudrais pour ta tête chère ?

Le soir était d'oubli sur nos deux destinées...  
Tu penchais au balcon la grâce surannée  
De ton profil lointain comme sur une estampe ;  
La lune était d'argent sur la mer reflétée ;  
Nous avions voilé l'éclat trop dur des lampes...

Le soir était d'espoir sur nos deux destinées...  
Tu rêvais, presque heureuse, être près de l'année  
Où la terre enfin belle accueillerait tes vœux ;  
L'air était tiède et lourd d'odeurs de fleurs fanées ;  
Nous rêvions la vie en un paradis bleu...

Le soir était d'amour sur nos deux destinées...  
Ta tête se faisait plus douce à mes pensées,  
Et la mienne, rêveuse, appelait ta tendresse ;  
Au large de la nuit, c'étaient des voix voilées ;  
Nous vécûmes l'amour des divines caresses...

Le soir était d'adieu sur nos deux destinées...  
Tu t'en allas pensive et comme chagrinée  
Et je ne connus plus ta pâleur effacée ;  
La brise se leva sur l'aurore iassée...  
Le soir était d'oubli sur nos deux destinées...

## CHANSONS

Chansons vagues le long des rues  
Chantées par de vagues chanteurs blêmes  
Qui soupirent jusqu'aux sixièmes  
Où des jeunes filles rêvent qu'on les aime.

Chansons vagues des caboulots  
Où les mêmes refrains idiots  
Endorment ceux qui ne veulent pas dormir tôt  
Parce qu'ils rêvent de femmes nues.

Chansons vagues de l'autrefois  
Retenues au hasard des rêveries,  
Comme les voix du passé flétri  
Qui revient peser sur notre vie.

Chansons vagues de l'aujourd'hui  
Où toute notre misère crie,  
Où l'on pleure quand on rit,  
Où l'on se cherche quelque loi.

Toutes lointaines quelquefois,  
Elles reviennent vers mon ennui  
Comme des cloches dans la nuit,  
Comme du vent dans les grands bois.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

On jette son cœur à tous les vents  
— Autant en emporte le vent ! —  
On jette son cœur à toutes les lèvres...  
On le retrouve tout sanglant  
Et l'on maudit les heures brèves.

On veut aimer encor pourtant,  
Malgré l'espoir qui s'est fait las  
De n'avoir battu que des glas...  
— Autant en emporte le vent ! —  
On ne sait plus que des hélas !

Et puis un jour enfin l'on veut  
Soit rire soit pleurer un peu.  
Mais l'on est dans les mains du temps :  
De trop jeune on s'est fait trop vieux...  
— Autant en emporte le vent ! —

## FINALE

La vie vient frapper à ta porte,  
Ouvriras-tu, vieux songe creux ?  
Laisse pleurer ton âme morte  
Dans son pays tendu de bleu.

Accueille la joie qu'on t'apporte  
Même mensongère à tes yeux ;  
Les vœux sont tués que ton rêve escorte  
Dans les décors dont nulle ne veut.

Ici-bas pourquoi tant de larmes ?  
N'est-il pas temps d'être homme enfin ?  
Les amours tristes que tu blâmes  
Te laissent calme et sans chagrin.

L'oubli vit sur la bouche des femmes,  
Et que t'importe un songe vain ?  
Il est d'autres routes en ton âme  
Que celles dont tu t'entretiens.

Demeure sans pleurs, cris, ni sourires  
Devant l'arrêt de ton destin ;  
Quitte l'étreinte de ton souvenir  
Pour t'en aller vers les matins.

Que la beauté puisse te suffire  
A rester fort, doux et serein ;  
Salueur t'empêchera de souffrir —  
Drape ta douleur dans ton dédain.



Mon cœur était fait pour aimer,  
Je l'ai offert, on l'a laissé...  
La fleur qu'on cueille reste fanée.

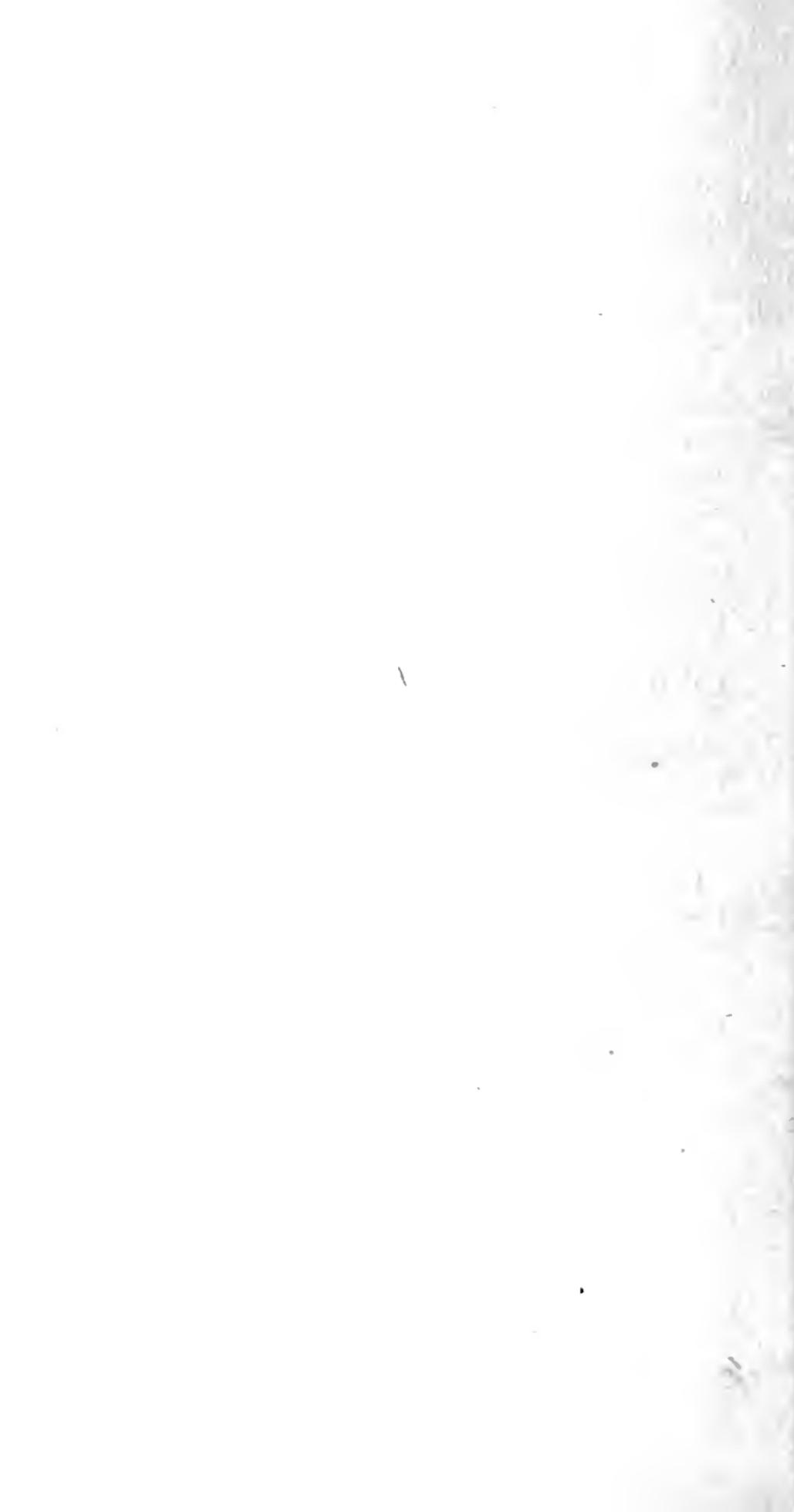
Ma bouche était faite pour rire,  
Mais maintenant elle est crispée...  
Trop de deuil couvre mon souvenir.

Mes yeux voulaient pleurer de joie,  
Toutes mes larmes sont versées...  
Rien ne demeure de l'autrefois.

Ah ! ma tendresse, la donner !  
Je l'ai offerte, on l'a laissée...  
Le vent froid émonde la feuillée.

Mon cœur aurait souhaité s'ouvrir,  
Une l'ouvrit et s'est penchée...  
Hélas ! Elle ne sut que rire.

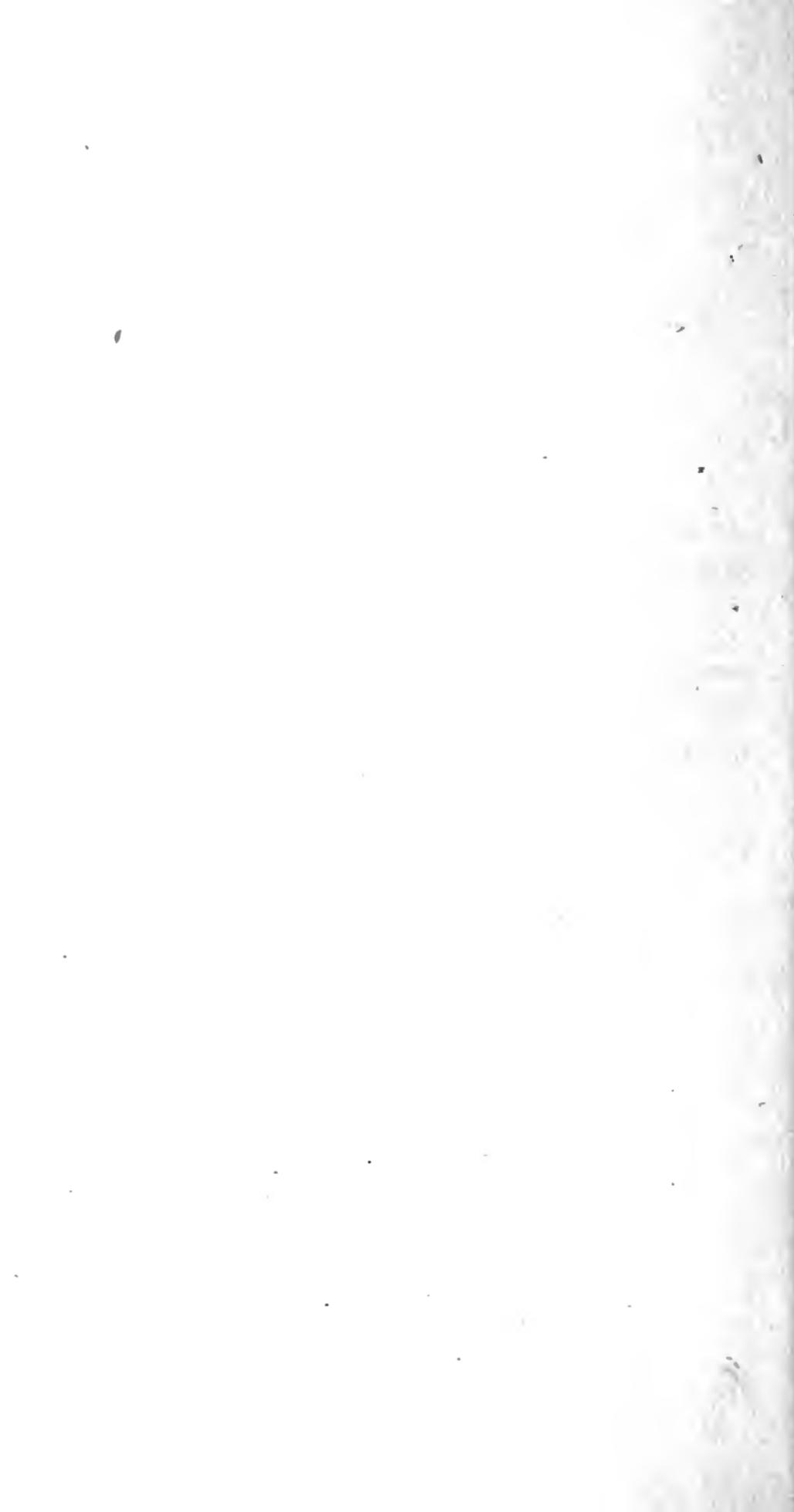
Mon cœur était fait pour souffrir,  
Mais maintenant je l'ai fermé  
Et dans la mer j'ai jeté sa clef.



*L'ombre s'est faite claire. Au loin des vols s'espacent.  
Et c'est presque l'aurore, et la nuit comme lasse  
D'avoir été si longue à couvrir mon destin  
Recule lentement vers l'au-delà lointain  
Où son mystère couvre un autre continent.  
Délivré des regrets et calme maintenant  
Devant le décor bleu qui s'éclaire et s'allume,  
Resté victorieux du charme de la brume,  
Debout près de la mer nouvelle où je me songe  
De voir partir un jour tenter un nouveau songe,  
Je regarde la chute éparse des étoiles  
Dont les rayons tissaient les fils dorés du voile  
Où j'espérais ta face, amante trop aimée;  
Et j'aperçois là-bas sur la mer éclairée  
Vers le soleil surgi par delà les nuages,  
Dédaigneux aujourd'hui des temps et des orages,  
Monter majestueux et beau de son essor  
L'antique oiseau divin dont j'avais dit la mort,  
Et je sens dans mon âme au fond de mon ennui  
Quelque chose qui bat de l'aile et qui frémit  
Et qui semble frôler vers la terre ou partir  
Les cordes en appel d'une lointaine lyre*



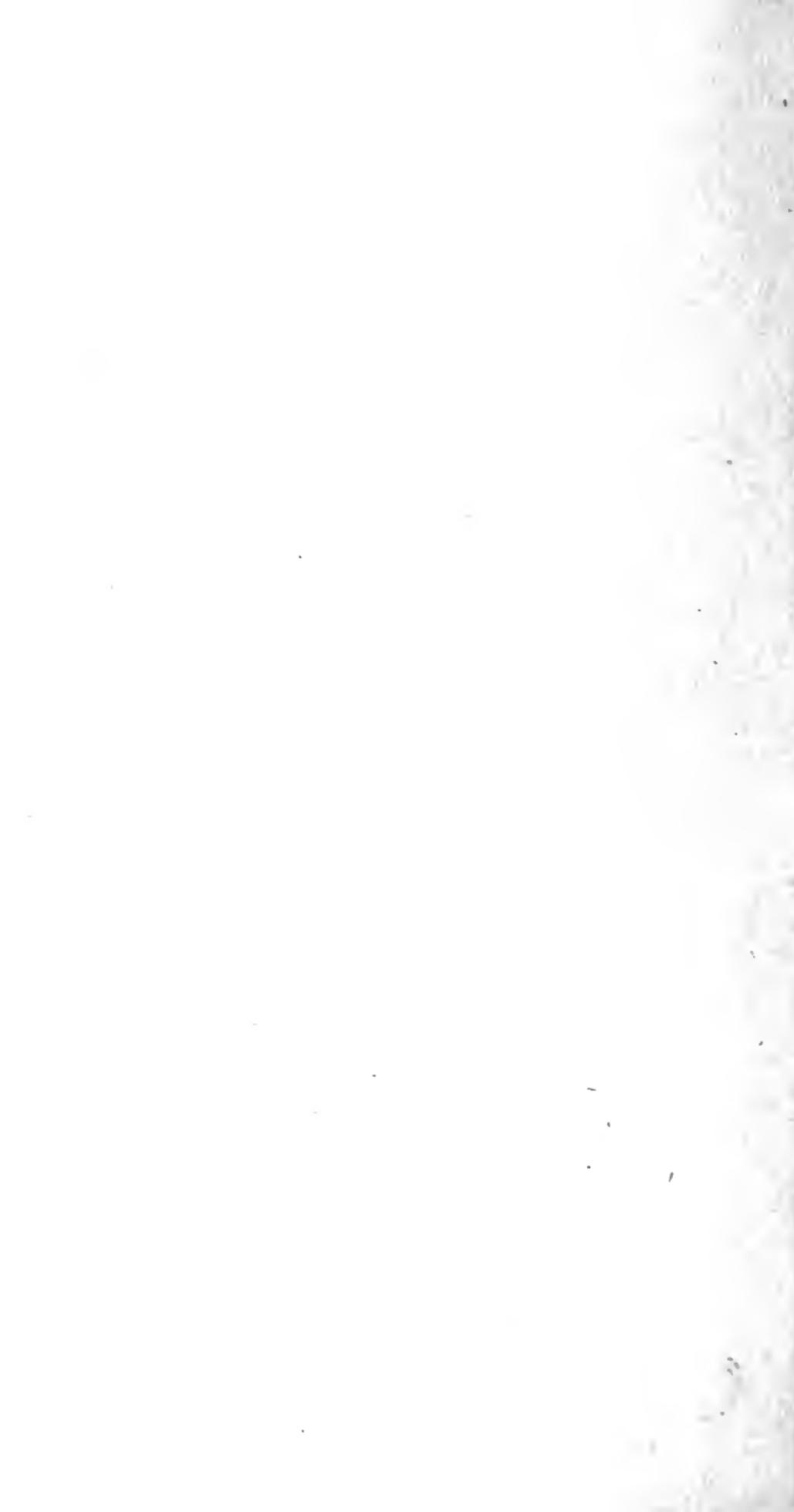
*TABLE*



<i>La chimère a volé vers les lointains d'azur</i> . . . . .	9
Une voix chante dans nos cœurs . . . . .	11
CHANSONS MALADES . . . . .	13
MANDOLINES A LA PASSANTE . . . . .	29
RYTHMES DANS LA NUIT . . . . .	49
CHANSONS LE LONG DE LA ROUTE :	
Légende . . . . .	97
L'Offrande . . . . .	99
Ronde . . . . .	101
L'Exilé . . . . .	103
La Chanson des fleurs, des clefs et de la lampe	105
La Chanson de la Fée . . . . .	109
Les Noyés . . . . .	111
Retour. . . . .	113
Chanson du Page . . . . .	117
Romance . . . . .	118
Chansons . . . . .	119

Autant en emporte le vent . . . . .	121
Finale . . . . .	122
Mon cœur était fait pour aimer . . . . .	125
<i>L'ombre s'est faite claire</i> . . . . .	127





ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE DIX NOVEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-SEIZE



POUR LE

MERCURE DE FRANCE

560019  
100



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

--	--	--



CE PQ 2623

.E22C5 1896

COO LEBEY, ANDRE CHANSONS GRI

ACC# 1236668

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	06	08	02	04	12	8